



Solitude soirée délicieuse que celle où le corps tout entier n'est qu'une unique perception et s'imbibe de délices pas chacun de ses pores. Je vais et viens dans la nature avec une liberté étrange, comme un de ses constituants. Alors que je marche le long de la rive rocailleuse de l'étang, en bras de chemise bien que le temps soit frais, nuageux et venteux, et qu'autour de moi rien n'attire particulièrement ma vue, tous les éléments m'apparaissent extraordinairement familiers. Les crapaud coassent pour accueillir la nuit, et le vent qui fronce la surface de l'étang m'apporte le chant d'un engoulement. Ma sympathie pour les feuilles frissonnantes des aulnes et des peupliers me coupe le souffle ; et pourtant comme le lac ma sérénité se fronce mais ne s'ebouriffe pas. (...)

Pour quelle raison posséd-je, pour ma jouissance privée, (...) Mon horizon sylvestre m'appartient tout entier, et n'appartient qu'à moi, avec d'un côté la voie ferrée que j'aperçois au loin, à l'endroit où elle longe la rive de l'étang, et de l'autre la clôture qui borde la route forestière. Mais pour l'essentiel, le lieu où je vis est aussi solitaire que peut l'être la prairie. C'est l'Asie ou l'Afrique aussi bien que la nouvelle Angleterre. Je possède, pourrait-on dire, mon propre soleil, ma propre lune et mes propres étoiles : un petit monde complet pour moi tout seul. La nuit, nul voyageur jamais ne passa devant chez moi ni ne frappa à ma porte ; j'aurais tout aussi bien pu être le premier homme ou le dernier. Sauf au printemps, lorsque de loin en loin des gens venaient du village pour pêcher le poisson-chat - c'était à l'évidence surtout leur propre nature qu'il venait pêcher dans l'étang de Walden, et ils appâtaient leurs hameçons de ténèbres- mais ils s'en retournaient bientôt(...)

Il m'arrivait pourtant parfois de sentir que la compagnie la plus douce et la plus tendre, la plus innocente et la plus encourageante pouvait se trouver auprès de n'importe quel objet naturel, même pour le plus mélancolique des misanthropes. Il ne peut éprouver mélancolie très noire, l'homme qui vit au cœur de la nature et est encore en possession de tous ses sens. A l'oreille saine et innocente, il n'est jamais tempête qui ne fut également la musique d'une harpe éolienne. Rien ne saurait réellement pousser un homme simple et brave à la tristesse vulgaire. Tant que je jouis de l'amitié des saisons je sais que rien ne saurait venir faire de ma vie un fardeau. La douce pluie qui arrose mes haricots et m'enferme aujourd'hui sous mon toit n'est pas morne et mélancolique -à moi aussi elle fait du bien. (...) Même si elle persistait assez longtemps pour faire pourrir les graines tombées par terre et pour détruire les pommes de terre qui poussent un peu plus bas, elle serait encore propice à l'herbe qui pousse dans les hauteurs, et étant propice à l'herbe, elle me serait propice à moi. (...)

Je ne me suis jamais senti esseulé, ou d'une quelconque manière affligé par un sentiment de solitude, qu'une seule et unique fois - c'était quelques semaines après mon emménagement dans les bois.(...) Et c'est plongé dans ces pensées, sous une petite pluie fine, que je pris soudain conscience de la compagnie douce et bienfaisante que m'offrait la Nature - à travers la caresse même des gouttes, et à travers chaque son, chaque chose à voir autour de ma maison, elle m'offrait tout d'un coup une amitié inexplicable et infinie, comme une atmosphère qui m'enveloppait et me soutenait, rendant insignifiant les supposés avantages du voisinage humain, auquel je n'ai depuis plus jamais repensé. La moindre aiguille de pin enflait, se gonflait de sympathie pour moi, et se faisait mon amie. Je devins si clairement conscient de la présence de quelque chose de familier autour de moi, y compris dans des situations que nous avons coutume de décrire comme sauvages et lugubres, - conscient aussi que l'être le plus humain et le plus proche de moi par le sang n'était ni une personne ni un villageois- , qu'il me semblait qu'aucun endroit ne pouvait jamais plus m'être étranger.

Questions :

Sentir le monde ou le connaître ?

1. Le rapport au monde naturel pour Thoreau passe-t-il d'abord par le corps ou par l'esprit ?
2. La tonalité de ses sensations est-elle plutôt agréable ?
3. Pourquoi est-il surpris par la sensation d'être libre dans la Nature ?
4. Comment se situe-t-il dans cet espace ?
5. Comment comprendre qu'un sentiment puisse naître envers des végétaux ?
6. Quel état d'esprit domine chez lui en ce lieu ?

Se fuir ou se trouver ?

7. Quelles pensées sont-elles induites par la solitude de Thoreau ?
8. Quelle place semble prendre la parole dans cette expérience ?
9. Sans autrui, sans langage, comment le rapport à la nature est-il vécu ?
10. Quel regard porte Thoreau sur les « pêcheurs » ?



Craindre la nature ou s'abandonner en confiance ?

11. L'homme peut-il être seul dans la nature ?
12. Solitude et isolement sont-ils des mots identiques ? Comment se distinguent-ils l'un de l'autre ?
13. La Nature peut-elle être autre chose qu'une force bienfaitrice ?
14. Quelles sortes de relation nous lient avec la Nature selon Thoreau ?